

Monument pour des Indiens disparus

Dans une langue admirable, « l'Ancêtre », de Juan José Saer, ressuscite une civilisation perdue.

DISONS-LE sans ambages : *l'Ancêtre* est un grand livre, et le nom de son auteur, Juan José Saer, un nom à ajouter, une fois pour toutes, à la liste, somme toute assez restreinte, des meilleurs écrivains sud-américains.

Il est né en 1937, dans un petit village de cette région de l'Argentine que les littérateurs appellent « pampa », où les Italiens inventèrent l'une des richesses du pays, l'agriculture, et ceux qu'on surnommait « les Turcs » – Turcs, Syriens, Libanais, – le petit commerce, ces boutiques, ancêtres de nos Uniprix, qui tenaient de la mercerie, de la pharmacie, où l'on vendait des produits alimentaires et qui réservaient, parfois, un coin de leur comptoir pour désaltérer le client.

C'est dans l'un de ces magasins fourre-tout que Saer grandit, son père étant, justement, le « Turc » de l'endroit. Mais il fut vite envoyé au lycée en ville et s'inscrivit, ensuite, à la faculté de droit, pour complaire à son père, tout en consacrant le plus clair de son temps à l'exercice clandestin de la littérature. Il commença très tôt à publier, *l'Ancêtre* étant le douzième de ses ouvrages et le cinquième qui ait été traduit en français (1). Il vit en France depuis 1968, et il enseigne à l'université de Rennes.

Amérique du Sud, littérature sud-américaine, voilà des expressions aussi pratiques qu'expéditives et inexactes : entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, le continent sud-américain déploie l'éventail entier des climats, depuis la fournaise des tropiques jusqu'à la glace de cette paradoxale Terre de Feu qui ne dégele jamais tout à fait. Et l'on dirait

que, dans ces immensités, il y a comme une distribution différente de la nature : au nord et au centre, les forêts, les volcans ; au sud, une plate étendue que n'arrête que le ciel ou, au-delà du regard qui ne trouve aucune borne où s'arrêter, la cordillère des Andes.

A cette diversité géographique correspond une autre diversité : dans le Sud, les aborigènes n'ont pas modifié sensiblement l'aspect de la planète ; aucune architecture ne signale, fût-elle des plus modestes, des plus élémentaires, leur séjour sur ces étendues – et l'histoire, irréversible, allait les effacer, – tandis que, ailleurs, au Mexique, au Guatemala, au Pérou, des mystérieuses architectures témoignent de dieux morts, d'une haute civilisation dévastée. Et il est curieux d'observer que même l'art colonial, si éperdument baroque en Amérique centrale, au fur et à mesure que l'on descend vers le sud, s'apaise jusqu'à mourir dans d'humbles chapelles de brique, vers le milieu du territoire argentin.

Le même phénomène se reproduit en littérature, notamment dans le roman, de sorte que, à la splendeur foisonnante dont font preuve les Mexicains, les Cubains, les Péruviens, les Brésiliens, succède, quelque 6 000 kilomètres plus bas, une écriture laconique plus apte à exprimer l'intimité et les perplexités de la pensée, qu'un monde chargé d'histoire ou richement visuel. Nous pardonnera-t-on de rappeler encore une fois la boutade selon laquelle les Mexicains descendent des Aztèques, les Guatémaltèques des Mayas, les Péruviens des Incas, et les Argentins du bateau ?



Juan José Saer : Une écriture laconique.

Saer situe son roman vingt ans après la découverte de l'Amérique, avant que des noms n'aient désigné les choses et les lieux, avant que la « mer douce » des conquistadors soit ce Rio de la Plata qui prend si largement ses aises, qu'il faut, même de nos jours, toute une journée de bateau pour passer d'une rive à l'autre.

« De ces rivages vides il m'est surtout resté l'abondance de ciel. » C'est par ces mots que, quelque part en Europe, un vieillard commence la relation de son adolescence aventureuse, des dix années passées au sein d'une tribu d'Indiens habitant au bord d'un fleuve immense, sur des terres qui sont peut-être aujourd'hui l'Argentine ou l'Uruguay. Orphelin, ayant le goût des ports et de leur trafic, il s'était engagé, en 1512, comme mousse, sans trop se préoccuper de la destination du navire. Après une traversée de plusieurs mois, celui-ci avait remonté la « mer douce » en question, et l'équipage au grand complet avait été exterminé, les marins, à peine débarqués, ayant

eu le cou transpercé par un vol de flèches. Le garçon, qui s'était mêlé à eux, allait être plutôt accueilli que fait prisonnier par les Indiens, des anthropophages qui ne l'étaient que pendant une brève période de l'année, au cours de laquelle ils sortaient de leur somnambulisme circonspect pour s'abandonner à une furieuse orgie des sens.

Légué en paix, traité avec des égards, l'adolescent aurait voulu trouver une cohérence au discours qu'il entendait, fait de mots épars entremêlés de cris, de gestes. Aussi essaya-t-il de capter, dans cette sorte d'art combinatoire – d'un rite inexplicable, d'un clappement de langue, d'une attitude caricaturale que la voix douce contredisait – quelques indices de signification. Mais le jour arriva où une sorte de syntaxe se dégagea et où, réussissant à se faire comprendre, il plongea tout entier dans la cosmogonie élémentaire de ses interlocuteurs, jusqu'à se fondre dans une pure béatitude matérielle. Peu à peu, il oublia sa propre langue et, ne pensant que ce qu'il pouvait parler, il finit par peu penser : « Cette vie me laissa – et la langue qu'ils parlaient n'était pas étrangère à cette sensation – un goût de planète, de troupeau humain, de monde non pas infini mais inachevé, de vie indifférenciée et confuse, de matière aveugle et sans dessin, de firmament ouvert : comme d'autres disent de cendres. »

HECTOR BIANCIOTTI.

(Lire la suite page 22.)

(1) *Le Mai argentin* (Denoël, 1976), *les Grands Paradis, Nadie Nada Nunca, Unité de lieu* (Flammarion, 1980, 1983, 1984).

Juan José Saer

(Suite de la page 15.)

Le temps passe, la même chasse à l'homme se répète périodiquement et les orgies. Mais, soudain, au bout de dix ans, il est renvoyé par les Indiens, dans une petite barque. Car ils ont enfin aperçu dans les parages des hommes qui lui ressemblaient. Et ce sera seulement quelques décennies plus tard, alors qu'il s'est mis à rédiger son histoire et celle de ces Indiens exterminés, qu'il va entrevoir le sens de la conduite de ses géoliers, pour lui si paisibles : *« Menacés par ce qui nous régit du fond de l'obscur et qui nous maintient à l'air libre jusqu'au jour où, d'un geste subtil et capricieux, il nous rend à l'indistinct, ils voulaient que de leur passage à travers ce mirage restât un témoin et un survivant qui fût, à la face du monde, leur narrateur. »*

C'est qu'ils avaient sans doute senti qu'eux-mêmes venaient d'un monde oublié, que leurs actes

quotidiens étaient pure apparence et éprouvé, à quelque moment, le poids du néant que, obscurément, ils refusaient.

Ayant regagné le Vieux Continent, le témoin de cette presque invisible civilisation sans nom et sans destin deviendra l'auteur et – avec une troupe de comédiens ambulants – l'acteur de son aventure et du peu d'histoire d'une communauté d'hommes en marge de l'histoire.

On lit d'une seule traite ce livre qui se fait une haute idée de son lecteur, dont chaque page enchante par sa poésie et, à la fois, stimule la pensée par sa profondeur métaphysique. Les Indiens rêvés par Saer ont bel et bien existé, tels qu'il les décrit ou similaires, dans les plaines du continent austral. Mais ils ne survivent dans la mémoire de personne, ils font partie, depuis des siècles, de l'écorce même du monde. Aussi ce livre est-il aujourd'hui leur monument.

Et si l'espagnol de Saer est l'un des plus beaux qui s'écrivent de nos jours, la traduction de Laure Bataillon – réinvention serait plus juste – fait songer à Cioran lorsqu'il affirme qu'écrire dans une langue étrangère, c'est écrire une lettre d'amour avec un dictionnaire...

HECTOR BIANCIOTTI.

★ L'ANCÊTRE, de Juan José Saer. Traduit par Laure Bataillon, Flammarion, coll. « Barroco », 164 p., 79 F.